

Bulletin d'histoire politique

Serge Cantin, *La souveraineté dans l'impasse*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 250 p.

Éric Bédard



Volume 24, Number 1, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033398ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033398ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bédard, É. (2015). Review of [Serge Cantin, *La souveraineté dans l'impasse*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 250 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 24(1), 159–162. <https://doi.org/10.7202/1033398ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Serge Cantin, *La souveraineté dans l'impasse*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 250 p.

ÉRIC BÉDARD
TÉLUQ, Université du Québec

Philosophe de formation, éminent spécialiste de l'œuvre de Fernand Dumont, Serge Cantin nous offre un recueil d'essais et de notes critiques sur le Québec: ses lancinants débats sur la question nationale, son rapport trouble au passé, sa vie intellectuelle. Présentée comme une suite de *Ce pays comme un enfant* (l'Hexagone, 1997) dont les essais sur le Québec avaient été publiés de 1988 à 1996, *La souveraineté dans l'impasse* est divisée en trois parties: la première, de loin la plus importante, présente treize textes publiés de 1999 à 2011; la seconde propose trois «répliques» comises au tournant du millénaire – l'une, très fouillée et convaincante, est destinée à Gérard Bouchard et concerne le soi-disant rapport de Fernand Dumont à «l'ethnisme», l'autre, assassine, vise Jocelyn Létourneau –, la dernière partie est constituée d'une correspondance avec Jean Bouthillette, l'auteur du célèbre *Canadien français et son double* (l'Hexagone, 1972), un essai qui, bien que découvert sur le tard par Serge Cantin, l'a beaucoup marqué.

C'est peu de dire que ce livre offre une vision pessimiste du Québec d'aujourd'hui. Le diagnostic du philosophe est sombre, crépusculaire. Serge Cantin le sait et ne s'en excuse pas. L'intellectuel digne de ce nom ne devrait selon lui jamais verser dans le jovialisme ou la complaisance. Dans la mesure où il n'est pas «résigné et cynique», mais «actif et heuristique», ce pessimisme serait même «quasiment un devoir» (p. 54). Indépendant d'esprit et libre de toute attache partisane, l'intellectuel aurait une sorte de devoir de lucidité.

Mais à quoi tient donc ce ton crépusculaire ? Pourquoi, non seulement la souveraineté, mais le Québec serait-il actuellement dans une impasse ?

Le livre s'ouvre sur un colloque tenu à l'Université McGill en 1999. Quatre ans après le dernier référendum, la fine fleur de l'intelligentsia québécoise était invitée à « penser la nation québécoise ». Doctorant à cette université à l'époque, j'avais assisté à l'événement et donné un coup de main au professeur Alain-G. Gagnon, l'une des chevilles ouvrières de cette grande rencontre qui avait fait salle comble. Grâce à Michel Venne, alors responsable de la page « Idées » du *Devoir*, les textes de la plupart des panélistes avaient déjà été publiés. Les déclarations de Jacques Parizeau sur les « votes ethniques » hantaient encore les esprits. La plupart des intellectuels souverainistes cherchaient à « ouvrir le cercle de la nation » et à construire un nouveau récit québécois, plus inclusif et ouvert à la différence. Deux ans après le décès de Fernand Dumont, les défenseurs d'un nationalisme culturel, ancré dans l'histoire, se faisaient plus rares. L'heure était au « nationalisme civique ». C'est dans un tel contexte, avant que Jacques Beauchemin ne publie *L'histoire en trop* (VLB, 2002) et que Mathieu Bock-Côté ne fasse paraître *La dénationalisation tranquille* (Boréal, 2007), que Serge Cantin osait s'en prendre à ce nouveau « credo de la nation québécoise ouverte et plurielle, multi – ou transculturelle » (p. 10) qui à son avis faisait l'impasse sur la mémoire longue de la majorité francophone, privant le projet indépendantiste de son sens profond. « Car il implique que nous disparaissions par altruisme ; que nous renoncions, au nom de la démocratie, au principe même de la démocratie, au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, à se gouverner » (p. 12). De tels propos avaient beaucoup détonné. Nul doute qu'il avait fallu un certain courage pour défendre ce point de vue particulier à ce moment précis. Serge Cantin dit avoir conservé de cet événement un « souvenir amer » (p. XVI) ; ce fut même, de son propre aveu, « l'une des expériences les plus éprouvantes de sa vie » (p. XV).

Expérience éprouvante en effet, car elle lui aura permis de constater que les intellectuels souverainistes, du haut de leur « tour d'ivoire universitaire » (p. 11), auraient accouché « d'un souverainisme abstrait, aseptisé, dénationalisé », à la fois « civique et politiquement correct » (p. 52). Mais les « spéculations subventionnées » (p. 11) de ces « parvenus de la culture » (p. 12) et autres « spécialistes-de-la-question-nationale » (p. 52) étaient selon lui le symptôme d'un malaise beaucoup plus grave et profond qui minait le Canada français d'autrefois et qui continue de nuire considérablement au Québec moderne : l'aliénation coloniale. Malgré leurs concepts sophistiqués, les intellectuels québécois ne seraient toujours pas sortis de la survivance selon Serge Cantin. Incapables de penser « à partir » du Québec, conditionnés par d'anciens atavismes et de vieux réflexes de colonisés, ils auraient « toujours pensé en exil » (p. 152), emprunté les concepts et

les références de l'Autre. Ce conditionnement psychologique rendrait les intellectuels d'ici plus vulnérables aux accusations d'ethnocentrisme et à la « sophistique antinationaliste » (p. 12) des héritiers de Pierre Elliott Trudeau. Contrairement aux penseurs du néonationalisme, les Hubert Aquin, Gaston Miron, Pierre Vadeboncœur, Jean Bouthillette et Fernand Dumont, ils auraient tourné le dos au passé douloureux de leurs ancêtres et refusé d'assumer « la conscience malheureuse de leur nation » (p. 12). L'impasse du souverainisme, Cantin martèle ce thème tout au long de son livre, est d'abord celle de ses élites pensantes, de ce « parti intellectuel » (p. 16), qui n'auraient pas su offrir une référence nouvelle à ce peuple un peu débous-solé par la rupture fondamentale provoquée par la Révolution tranquille. Cette charge extrêmement sévère, parfois répétitive, plus morale que conceptuelle, aurait pu s'intituler « la trahison des clercs québécois ».

Inspiré par Fernand Dumont, mais aussi par Marcel Gauchet, Serge Cantin rappelle que les nations ne se réduisent pas à des réalités matérielles, voire à un État, fût-il « providentiel ». Pour fonder la solidarité, forger des projets d'avenir, les nations ont besoin d'un « esprit » qui puisse transcender, tenir ensemble, chacun de ses membres. Avec le mythe de la survivance, développé par l'Église, disséminé dans la famille et à l'école, les Canadiens français avaient hérité d'un esprit qui leur a permis de durer, envers et contre tous. Le messianisme ultramontain aurait également inspiré plusieurs générations de Canadiens français, donné un certain sens à leur existence. Cantin admire ce miracle de la survivance, mais à l'instar des penseurs néonationalistes, il voit les effets néfastes de ce mythe compensatoire : la dissociation du politique et du culturel ; l'ambivalence identitaire et son corollaire, cette fascination « pour le regard que le conquérant a posé sur nous et que nous avons intériorisé » (p. 10). La grande question que pose Cantin, à la suite de Dumont, c'est qu'une fois l'Église disparues, quel nouvel esprit permettra aux Québécois de se rassembler et de donner un sens nouveau à leur destin de peuple ? « Comment parviendrons-nous à justifier notre existence collective sans la religion catholique ; autrement dit, sur quoi reposera désormais notre identité collective ? » (p. 133) C'était précisément la tâche des intellectuels que de proposer ce nouvel esprit, non pas en créant de toutes pièces une nation de laboratoire, mais en réinvestissant le passé, en procédant à un travail de mémoire. Serge Cantin croit que la mission de l'intellectuel se rapproche de celle du psychanalyste qui aide « la personne à sortir de l'impasse dont elle se sent prisonnière » (p. 51). Pour remplir sa mission, l'intellectuel québécois se devait de revenir sur les événements traumatiques du passé, souvent enfouis dans l'inconscient, et proposer un nouveau récit qui puisse dénouer les nœuds troubles et redonner ainsi un sens nouveau au parcours québécois. Sauf Fernand Dumont, presque aucun intellectuel québécois ne se serait fixé cet objectif selon lui.

Serge Cantin déplore «l’angoissant déracinement de la pensée québécoise» et l’absence d’une tradition philosophique proprement québécoise avec son corpus de «classiques» et ses questions originales alors que de telles traditions et corpus existent dans d’autres disciplines : en histoire et en sociologie par exemple. Au terme de ce livre, je me suis demandé pourquoi Serge Cantin n’avait pas encore tenté d’inaugurer une telle tradition ? Après *Le philosophe et le déni du politique* (PUL, 1992), ouvrage très ambitieux et bien reçu par ses pairs, pourquoi ne pas avoir conçu une réflexion philosophique sur la nation, comme médiation moderne ? Pourquoi ne pas avoir pensé, «à partir du Québec», cette «combinaison sociologique réelle» qu’est la nation, qui allie les aspirations particulières d’un groupe (holisme) et un projet de civilisation moderne d’affranchissement (individualisme) ? Dans un texte qu’il consacre à l’essai de Jacques Beauchemin sur *La société des identités* (Athéna, 2007), Cantin, guidé par l’anthropologue Louis Dumont, esquisse de belle façon les enjeux philosophiques qui, au XX^e siècle, ont sous-tendu l’avènement de la nation. J’aurais apprécié de plus amples développements. Au terme de ses années de réflexions, Fernand Dumont nous offrait un tout petit ouvrage dense, magnifiquement écrit et très profond : *L’avenir de la mémoire* (Nuit blanche, 1995). Pourquoi Serge Cantin, qui en a la formation, le talent et la culture, ne nous proposerait-il pas maintenant, alors que tout n’est peut-être pas encore perdu, une *Défense philosophique de la nation* ?